Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

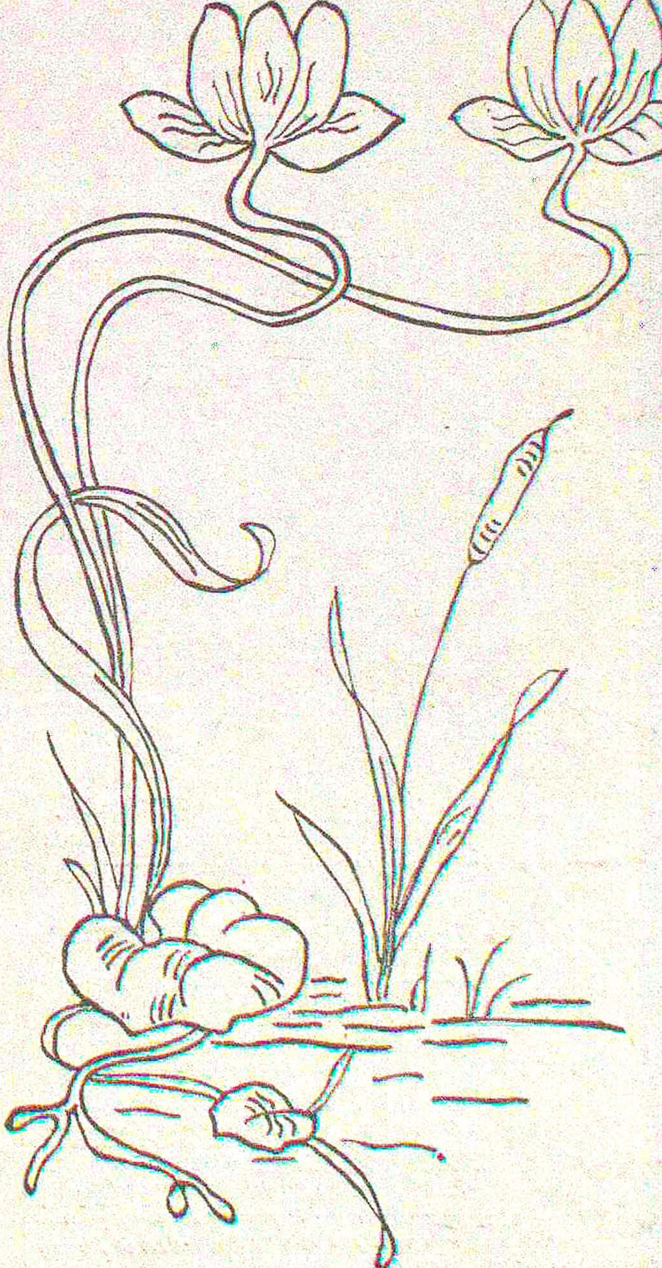
Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell: Main 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.









SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Etat des Affaires de la Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal au 31 décembre 1903.

ACTIF

Espèces en caisse et dans les Banques	$1,208,697 36	
Actions du gouvernement du Canada et intérêt accru	2,037,012 50	
Débentures du gouvernement provincial	403,907 43	
Débentures de la Cité de Montréal, et autres débentures municipales et scolaires	4,840,463 23	
Autres obligations débentures	661,385 50	
Valeurs diverses	320,837 25	
Prêts à demande et à courte échéance, garantis par des valeurs ennantissement	6,920,503 68	
Fonds de charité, placé sur débentures municipales, approuvées par le gouvernement fédéral	180,000 00	
		$16,572,806 95
Immeubles de la Banque (bureau principal et six succursales	$450,000 00	
Autres titres	9,186 36	
		459,186 36
		$17,031,993 31

PASSIF

AU PUBLIC :		
Montant dû aux Déposants	5,302,061 19	
Montant dû au Receveur-Général	93,341 86	
Montant dû au Fonds de Charité	180,000 00	
Montant dû aux Comptes Divers	78,881 89	
		$15,654,284 94
AUX ACTIONNAIRES :		
Capital (souscrit $2,000,000) payé	600,000 00	
Fonds de Réserve	700,000 00	
Profits et Pertes	77,708 37	
		$1,377,708 37
		$17,031,993 31

Nombre de comptes ouverts........$69,487

Somme moyenne due à chaque déposant........$220 29

Controlé et trouvé conforme.

JAS. TASKER,
A. CINQ-MARS,
Auditeurs.

A. P. LESPERANCE,
Gérant.

3me ANNÉE—No 4 SAMEDI, 21 MAI 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

RENOUVEAU

Depuis un mois, chère exilée,
Loin de mes yeux, tu t'en allas,
Et j'ai vu fleurir les lilas
Avec ma peine inconsolée.

Seul je fuis ce ciel clair et beau
Dont l'ardente effluve me trouble
Car l'horreur de l'exil se double
De la splendeur du renouveau.

En vain, j'entends contre les vitres
Dans la chambre où je m'enfermai
Les premiers insectes de mai
Heurter leurs maladroites élytres ;

En vain le soleil a souri :
Au printemps, je ferme ma porte
Et veux seulement qu'on m'apporte
Un rameau de lilas fleuri.

Car l'amour dont mon âme est pleine
Retrouve, parmi ses douleurs,
Ton regard dans ces chères fleurs
Et dans leur parfum ton haleine.

FRANÇOIS COPPÉE.

On demande des Inspecteurs

Personne ne sera surpris qu'on demande des inspecteurs sur les tramways, car le besoin en est grand. En effet, il n'est guère agréable, surtout pour les femmes, d'aller au bureau du surintendant de la compagnie des tramways dénoncer les conducteurs oublieux de leur devoir et de comprendre qu'elles sont la cause du renvoi de ceux-ci, tandis que si les conducteurs savaient que leurs agissements sont surveillés, par l'oeil d'un maitre, ils seraient plus soucieux de l'exercice de leurs obligations.

J'expose, ici, quelques griefs :

Il y a des conducteurs qui crachent les premiers dans leur tramway quand les pancartes affichées partout l'interdisent à tous les passagers.

D'autres, qui, lorsqu'ils sont occupés au fond du tramway à recueillir les prix de passage ne se dérangent pas du tout pour aller aider une femme et des enfants essayent péniblement de monter dans le dit tramway.

A certaines heures du jour, quand plusieurs employés se trouvent ensemble dans le tramway,ils ne se préoccupent guère de céder leur place aux passagers, et amusent leurs loisirs en s'entretenant, les uns les autres, des "bons tours" qu'ils jouent à leurs supérieurs, détails plus ou moins intéressants, dont, à la rigueur, les indifférents pourraient se passer.

Ces jours derniers, une dame voulut mettre dans la boîte un billet de cinq heures, quinze minutes à peu près avant le temps réglementaire, le conducteur, au lieu de lui représenter poliment que l'heure n'était pas encore venue, lui arracha le billet des doigts et le déchira brutalement en accompagnant son acte de remarques grossières.

Une autre fois, un conducteur ne voulut pas accepter le prix du passage par ce qu'il était en sous.

Tout ce que je viens d'écrire, je l'ai vu de mes yeux vu.

Il ne faut pas s'étonner si après ces abus, trop souvent répétés, les sympathies du public aillent vers le Terminal.

Je le répète le seul moyen pour la Cie des Tramways d'éviter ces ennuis, c'est de mettre des inspecteurs sur les tramways. Elle ne doit pas compter, pour être au courant de ce qui s'y passe, sur les dépositions des passagers. Ils préféreront toujours être victimes que rapporteurs.

FRANÇOISE.

PAGE INTIME

Je suis seule ce soir. C'est mon jour de naissance, je n'en ai parlé à personne parce que j'aime à célébrer cet anniversaire sans bruit, avec mes pensées.

J'accomplis aujourd'hui ma trente-sixième année; il me semble que j'entre dans une nouvelle période de mon existence ; ma jeunesse est derrière moi, me voici dans l'âge moyen, et je sens parfaitement ce que mon mari et mon âge sont en droit d'attendre de moi. Comme les années écoulées passent, dans ce moment devant mes yeux. Je me retrouve dans la maison si gaie de mes parents avec mes frères et mes sœurs, ces joyeux compagnons de mon enfance.

La vie était encore pour nous exempte de peines, nous pleurions sur les malheurs de "Geneviève de Brabant", sur les tribulations du "Bon Fridolin", c'étaient là nos chagrins.

L'amitié, à ce temps heureux était notre passion ; je me sentais disposée à mourir pour elle, l'amour me trouverait de pierre. Quel plaisir je trouverais à jouer le rôle des héroines sévères des romans! Et j'étais dans cet état d'âme quand Maurice vint chez nous. On l'avait annoncé comme un homme instruit, énergique ; ces qualités, n'importe par quel motif, plaisent toujours aux femmes. Il me plut dès le premier abord. Quand ses yeux noirs et graves étaient fixés sur moi, ils exerçaient sur toute ma personne une puissance ravissante, mais en même temps oppressive.

J'étais heureuse et cependant, angoissée ; mes mouvements étaient gênés, mes mains glacées faisaient de travers ce qu'elles entreprenaient et jamais ma conversation ne me paraissait aussi sotte que lorsque Maurice m'écoutait. Ma tante Lotte me donna un jour cet avis :

—Chère enfant, souviens-toi de ceci : Si un homme te croit bête, cela ne te nuira pas dans son esprit; mais s'il pense que tu le considères comme un sot, tu seras perdue à jamais dans son opinion.

N'importe ce qui en est de ce dernier point ; mais j'ai oui dire à un célibataire spirituel qu'il n'aurait eu d'autre effet sur lui que le sel jeté sur le feu.

Ma bêtise en présence de Maurice n'eut, en effet aucune influence fâcheuse sur lui. Son pouvoir sur moi augmentait de jour en jour. Si Maurice était grave, je devenais sérieuse, j'étais interdite. Quand il était parti, je respirais avec plus de facilité, mais j'aurais voulu sauver sa vie au prix de la mienne. Et quand il me proposa, avec des mots d'une tendresse si intime, de devenir sa femme, ma main se posa, quoique en tremblant, dans celle qu'il me tendait, et, sans le savoir pour ainsi dire moi-même, j'avais consenti à traverser la vie à son côté. Douze ans se sont écoulés depuis ce moment, et, je désire faire le portrait de ma petite bande d'enfants, qui, après avoir bien soupé, vient de se coucher sur de moëlleux plumons. Ah ! que je voudrais avoir un bon portrait de mon Henri, mon premier né, mon enfant d'été ! Je lui donne aussi ce nom parce qu'il est né le jour de la Saint-Jean, pendant l'été de mon bonheur. Mon fils a douze ans. Son père dit qu'il est beaucoup trop turbulent, mais toute sa petite personne respire la bonté, la joie. Qu'il est beau, mon enfant d'été et combien je l'aime ! Mon mari m'avertit souvent de veiller à ce que cet amour ne dégénère point en partialité c'est pourquoi je m'arrache au portrait No. 1 pour passer au No. 2, mon Eva qui ressemble beaucoup à sa mère, dit-on ; j'espère que ce sera une édition de luxe. Louise, le No. 3 est douée d'une grande sensibilité et une enfance maladive lui a donné un caractère inégal. Sa bouche, encore dans la période défavorable de la chute des dents, prononce à tout moment cette phrase polie : "Laissez-moi tranquille !" Il est difficile de supposer qu'elle sera jamais autre chose que laide. "Mon petit laideron chérie!" dis-je parfois en la serrant tendrement dans mes bras. Je veux la réconcilier à l'avance avec sa destinée. Voici maintenant, Lucie, l'enfant gâté de la maison, celle qu'on appelle "La Petite", qui tous les soirs, pose sa tête blonde sur l'épaule de son père et s'y endort avec un air de chérubin.

Que la paix repose sur mes enfants ! Hélas ! ce n'est pas une chose facile que d'élever une famille ! J'ai lu un grand nombre de livres d'éducations, ils me sont d'un faible secours, que ce soit leur faute ou la mienne. Il m'arrive souvent,quand je ne sais plus que faire de serrer l'enfant coupable dans mes bras, de pleurer avec lui de tout mon cœur, ou bien de l'embrasser avec joie quand il est sage.

Je m'applique à gronder le moins possible ; en agissant autrement, il serait facile de bannir l'assurance et la joie innocente d'un enfant Je crois qu'en cherchant sans cesse à cultiver le bien, à réchauffer, animer, éclairer le cœur, ce qui est défectueux disparait insensiblement.

Je chante beaucoup avec mes enfants ; j'ai voulu de bonne heure baigner,pour ainsi dire, leur âme d'harmonie. Chaque soir, quand le crépuscule commence, ils se réunissent autour de moi, il faut que je chante au piano, ou bien que je leur fasse chanter à eux-mêmes des petites chansons en les accompagnant.

Du reste, je puis répéter à l'égard de mes enfants, ce qu'un de mes amis, dit des siens :

—Ils sont modérément bons, c'est-à-dire pas encore assez pour le ciel.

. . . .

Marie-Louise.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur des choses indifférentes, leur faire rarement des questions et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

XXX.

SOUVENIR

Je me souviens encore quand le cruel Cupidon m'attaqua pour la première fois. Oui, " ses petits amours méchants " m'assaillirent perfidement de leurs flèches pendant l'année bissextile 18..—J'avais treize ans—âge peu raisonnable, en vérité, pour permettre une telle invasion dans mon trop jeune cœur.

Mes parents avaient décidé de passer l'été sur les bords du lac " Chrystal ", dans les montagnes Vertes. Depuis quinze jours nous étions installés à "l'Ermitage", jolie habitation toute blanche, littéralement enfouie sous les sapins, et qui réjouissait l'œil du passant par son riant aspect. La vacance battait son plein.

Notre caravane se composait d'une légion de frères, sœurs, cousins—ces derniers, recrutés dans leurs familles respectives pour prêter main-forte à notre programme tapageur, discuté longtemps à l'avance. Que c'était bon et que le temps nous paraissait court!

Un nuage, un seul nuage flottait sur ces jours tout ensoleillés de joie: la rentrée des classes... à venir! C'était l'époque redoutée, celle que nous n'aurions jamais voulu voir revenir!

Mais... au fait.

Il paraît qu'une fillette—et c'est de rigueur à quelque nation qu'elle appartienne—lit son premier roman dans les yeux... d'un cousin! Très naturellement, j'avais un cousin, le cadet de la bande, grand garçon de dix-sept ans qui se préparait au baccalauréat universitaire. A mon avis, il réunissait à la fois tous les dons imaginables qu'on eût pû découvrir dans les cieux et sur la terre! C'est donc, vers cet oiseau rare que je portai tout mon enthousiasme. Et dire que lui, le pauvre collégien ne se doutait nullement de la chose!! Mais comment le lui faire savoir?...Voilà qui se compliquait..." Tout a une fin"; je résolus de jouer d'audace. Cette guerre acharnée dont j'étais victime, et que le dieu de l'Amour et ses malins messagers se plaisaient à me livrer à l'insu de tous, me devenait insoutenable!

Un jour que j'étais à écrire dans la salle d'entrée, de ma fenêtre, j'aperçois Maurice qui se dirigeait de mon côté. "La Providence m'aide" pensai-je, " le bonheur souffle sur moi. " Sans perdre une minute, vite, vite, je rédige...une déclaration (!) que je laissai sur le pupitre.

—O néfaste influence des années bissextiles sur la gent féminine !

Le temps de m'esquiver par une porte qu'il entrait par l'autre. Je restai clouée dans le corridor, l'oreille collée contre la cloison, et j'écoutai...Mon Dieu! avait-il lu? Qu'en disait-il? La joie l'étouffait-elle...ou bien la nouvelle l'avait-elle foudroyé par la mort subite? Que se passait-il donc? Mes craintes devinrent intenses... que signifiait le silence alarmant qui régnait chez mon voisin?... Rien ne bougeait... seul mon pauvre cœur faisait du tapage avec ses battements précipités... Fallait-il partir... ou rester à mon poste indiscret? Oh! les flèches, les flèches, ce qu'elles torturaient la petite folle de treize ans!

Bref, je pris le parti de m'enfuir et de laisser mon " chevalier " en paix... avec ma déclaration.

Dès lors, je crus, en vérité, qu'il me siérait fort bien de devenir triste, et de ne plus me mêler aux jeux des autres.

Et mes frères, sœurs, cousins (sauf, le cadet, bien entendu) et cousines, comme je les regardais de haut et comme je les trouvais stupides avec leurs amusements bruyants! De combien je leur préférais ma pensée unique, ma pensée constante, cette pensée qui ravageait mon cœur et devenait le point fixe de ma folie.

J'étais positivement éprise. Mais lui?... Mais lui?...

. . . .

Le mot de l'énigme me fut donné deux jours plus tard. Nous étions sur la véranda à jouir des délices d'un superbe déclin de soleil, devenu pourpre avec les lueurs du crépuscule. La famille, au complet, semblait se griser des senteurs enivrantes des bois voisins, et chacun de nous—bien installé dans un bon fauteuil rustique—se livrait à des pensées diverses. Le lac, situé au bas de la pelouse et que nous avions surnommé: " Le miroir de la Vierge," à cause de son peu d'étendue et de la limpidité de ses eaux, était si beau et si calme, que la lune daignait s'y mirer avec vanité. Les grenouilles et les rainettes nous donnaient un concert d'une harmonie douteuse, mais pour moi, c'était divin et je trouvai à tout cela un charme pénétrant!

Tout-à-coup, ô bonheur! j'entends une voix que je trouvais plus douce que la plus suave des mélodies, me murmurer tout bas :

" Cousinette était son nom
Elle habitait un vi lage
Où l'été dans mon jeune âge
J'allais passer la moisson. "

" Sur ce banc ce fut un soir,
Notre dernière entrevue,
J'avais l'âme tout émue
Je l'aimais sans le savoir. "

Et les quatre couplets de cette vieille romance me bercèrent de leur musique languissante.

En fallait-il plus pour perdre une tête aussi bien équilibrée que l'était la mienne?

" Hélas, le bonheur est chose passagère ". Dieu l'a sans doute voulu pour le plus grand bien des petites filles... à déclarations!

—Le lendemain, Maurice, nous quittait. Sa famille qui l'avait prêté à la nôtre pour une quinzaine, le réclamait. Tous ensemble nous allâmes le reconduire à la gare. Sur la route fleurie, je cueillis une " immortelle " et un myosotis, et je les lui offris; ces fleurettes symboliques avaient eu mes préférences en ce jour des adieux. En échange, il me donna une marguerite: " Effeuillez-la, cousinette, elle vous redira mon secret, j'en suis sûr! "

L'autre jour, en regardant des vieilleries reléguées dans une caisse, j'ai retrouvé au fond d'une minuscule boite...peut-on deviner?... Une pauvre petite tige sèche, accompagnée d'un pauvre petit pétale également sec ; une faveur bleue les liait ensemble, et les mots: " Il m'aime " s'y détachaient en lettres d'or terni par les années !

C'était là, le secret qui se cachait dans la marguerite que Maurice m'avait donnée, et que j'avais religieusement effeuillée en revenant de la gare!

COUSINETTE.

LA FEMME DANS LA FAMILLE

Beaucoup de femmes négligent la direction de leur maison moins par paresse que par un certain mépris pour des préoccupations qui leur semblent vulgaires et incompatibles avec les qualités poétiques dont elles s'imaginent être crées par la nature.

La véritable intelligence consiste essentiellement à bien comprendre sa position afin d'en tirer le meilleur parti possible pour les autres et pour soi; et si vous avez réellement des tendances poétiques ou artistiques, elles se trahiront sans que vous y pensiez dans les plus petits détails de votre vie intérieure,et ne contribueront pas peu à répandre autour de vous ce charme qui doit émaner d'une femme. Si votre maison est parfaitement tenue, l'on vous tiendra doublement compte de vos talents, de votre instruction et de votre esprit, et celui-ci, quoiqu'on dise vous servira à mieux diriger votre ménage; car sans dire précisément que le latin aide à savoir faire la soupe, il n'a pas pour effet non plus de la rendre sûre.

Pour le bonheur d'une famille, la sage administration d'une maison est chose indispensable; il est vrai que selon la position ou les fortunes, les devoirs qu'impose cette administration sont différents, mais qu'on ait un revenu de cinq mille ou de mille dollars, il faut, dans la direction d'une maison, apporter les mêmes qualités d'ordre, d'économie et de prudence.

Il est dit dans la Sainte Ecriture, que la femme sage bâtit sa maison,et que l'insensée détruit celle qui était fondée. C'est une grande erreur de croire que des capacités communes suffisent à bien tenir une maison. Tout au contraire, il faut beaucoup d'intelligence, et il faut surtout posséder celle de bien faire sans s'en donner l'air, c'est en toute chose le comble de l'art.

Certaines femmes, par la manière de tenir leur ménage, me font penser à ces personnes qui jouent sur le piano des morceaux qu'elles exécutent avec correction, mais avec des peines si visibles, qu'on éprouve moins de plaisir à les écouter, qu'on a de peine à les voir s'évertuer laborieusement sur l'instrument.

Entrons dans la maison de Mme B. Bien que riche, elle tient à tout surveiller par elle--même, et, vraiment, l'on ne saurait voir une maison mieux tenue. Les tapis n'ont pas une tache, et l'on aurait de la peine à trouver dans la maison un seul grain de poussière. Mme B. fait, dit-on, des économies considérables dues à sa parfaite administration. Elle en est très fière, et ne dédaigne nullement de vous faire part de toutes ses ficelles économiques, et de vous raconter comme quoi elle remplace avantageusement ceci par cela, et cela par ceci. Ces récits font sa gloire et la consolent de ses désagréments avec ses domestiques et dont elle fait part à toutes ses connaissances. L'on sait que la bonne a cassé une assiette de prix, que la cuisinière a laissé gâter un rôti, qu'il est tombé une goutte d'huile sur une robe qui avait coûté les yeux de la tête (songez-donc, ma chère, une robe perdue!) Vous êtes, malgré vous, désagréablement impressionnée par tous ces détails et vous comprenez pourquoi le mari de Mme B. est si rarement à la maison. Le dîner est bon, soigné et bien servi, mais un je ne sais quoi vous fait comprendre qu'un compte exact est tenu des bouchées que vous avalez, et que vous acquierez des mérites aux yeux de la maîtresse de maison chaque fois que vous refusez d'un mets.

Ses enfants sont peignés, brossés, lavés, étrillés même je crois, et sont toujours bien vêtus; mais ils n'ont rien des grâces de leur âge, et on leur pardonne de ressembler à ces poupées de carton, si l'on entend les recommandations continuelles dont on ne leur fait pas grâce un instant: "George, prends garde,tu vas tacher ton habit: Edouard, fais attention tu brises ce fauteuil; Cécile, tiens toi droite et ne chiffonne pas ta robe".

Vous êtes contente,en quittant cette maison, de revoir la boue des rues, de respirer à votre aise, tant vous étiez en proie à un vague malaise provenant de la conviction intime où vous étiez qu'en faisant un mouvement de trop, vous pouviez troubler l'ordre mathématique de cette maison.

Faisons maintenant une visite chez Mme C. Elle est plus riche que Mme B. cependant l'on ne s'en douterait pas, en voyant sa maison si mal tenue. Les repas n'ont jamais lieu à l'heure fixe, et, tantôt, pour un dîner de huit personne, il y a à manger pour vingt,mais le lendemain, elle se reprend, et il n'y a plus rien à manger du tout.

Quand vous entrez dans sa chambre, vous ne savez où vous asseoir, tant il y a autour de vous de désordre et de confusion. Ses enfants sont fort mal élevés et quant à Mme C. elle-même, elle est certains jours en grande toilette, depuis le matin, ou d'autres fois, elle ne se gêne pas de rester jusqu'au soir dans un négligé rien moins qu'élégant.

Vous excusez la mauvaise humeur du mari devant un tel désordre.

Entrons dans la maison de Mme D. dont le mari n'a qu'un modeste salaire. On ne le croirait pas cependant, et on le croirait moins encore si l'on savait que tout en tenant convenablement sa maison, faisant le part des pauvres et celle de l'amitié, elle peut, chaque année, mettre quelque chose de côté pour les circonstances imprévues ou malheureuses.

L'on n'est pas plus d'une heure dans sa maison sans s'y sentir aussi à l'aise que chez soi. Tout plaît malgré sa simplicité, et l'on retrouve dans l'arrangement du salon, dans la composition des repas, dans la toilette des enfants et de leur mère, ce même esprit d'ordre, d'harmonie et d'ingéniosité, qui sait par de gracieuses inventions suppléer à la richesse.

Les domestiques sont surveil-

lés mais non tracassés, et, il y a, mesdames, une très grande différence entre une chose et l'autre. Tout va si bien dans la maison qu'on dirait vraiment que *tout y va de soi-même*. C'est là le suprême talent d'une maîtresse de maison vraiment supérieure. Celles qui en faisant très bien, parlent continuellement de leur ménage et de tout ce qu'il comporte, font payer par beaucoup d'ennui des mérites qui perdent toute leur valeur du moment qu'on leur donne trop d'importance. Savez-vous pouquoi l'on se trouve si bien dans la maison de Mme D... ? c'est parce qu'au besoin et selon les circonstances elle sait sacrifier le moins au plus, et c'est ce qu'ignorent beaucoup de femmes. Il faut du tact et de l'intelligence dans la manière de faire des économies, car celles qui vous font appeler avares, n'ont point une grande valeur pour ce qu'elles vous coûtent, et ce ne sont même pas les personnes chiches et mesquines qui sont véritablement les plus économes.

Avant que de finir cet article trop long déjà, laissez-moi, mesdames vous faire remarquer un détail plein de grâce dans le portrait de la femme forte. Après avoir fait mention des travaux considérables auxquels elle se livre, l'historien sacré ne dédaigne pas d'ajouter : "Elle travaille le lin et la laine. Elle a porté la main à la quenouille et ses doigts ont tourné le fuseau".

Ce portrait de la femme idéale a été donné en modèle aux femmes de tous les siècles, et convient tout aussi bien à la grande dame, qu'à la femme de l'ouvrier.

La femme, quels que soient sa position ou les devoirs plus sérieux et plus nobles de sa vocation, ne doit jamais négliger les humbles travaux de son sexe. Je vous assure qu'on peut quelque fois avoir de grandes pensées en donnant son temps à des occupations très modestes.

Il est raconté dans la vie d'Isabelle, femme de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, que dans les moments de loisir que lui laissait l'administration de ses Etats particuliers, elle travaillait à l'aiguille et cousait elle-même les chemises du roi. Cela ne l'empêchait pas cependant d'accomplir de grandes choses. C'est elle qui détermina la prise de Grenade, et c'est à elle seule que Christophe Colombe fut redevable du vaisseau qui lui servit à aller à la découverte de l'Amérique.

Vous voyez, mesdames, qu'on peut avoir de grandes pensées et accomplir de grands desseins tout en cousant des chemises. Essayez un peu et vous verrez.

Comtesse Mila.

Les Lilas Blancs

Plus blanche que les lilas blancs
Dont les grappes, aux grains tremblants,
Se penchaient à peine fleuries,
Vers sa fenêtre au temps de Mai,
Et qui, dans le vent parfumé,
Auraient bercé sa rêverie ;

Plus pure que les blancs lilas
Qu'un caprice moissonne, hélas !
En leur neige à peine formée,
Avant qu'un baiser du soleil
Ait bu, dans un frisson vermeil,
Leur âme d'amour embaumée ;

Plus frêle que les lilas blancs,
Qu'en hiver des soins vigilants
Fleurissent sous la vitre close,
Hier entr'ouverts, et morts demain,
Au bord du cristal où la main
Blanche d'une femme les pose ;

C'est sur un oreiller d'enfant
Que, d'un mal dont rien ne défend,
Morte, hélas ! elle était couchée.
C'est une branche de lilas
Blanc qu'entre ses petits doigts las,
Près du Christ, on avait penchée.

Quand son souffle se fut éteint,
Avant que sonnât, au lointain,
La cloche de la vieille église,
Les clochettes des lilas blancs
S'agitèrent, en rythmes lents,
Comme pour tinter dans la brise.

Et depuis lors, quand le printemps
Fait, dans les jardins éclatants,
S'ouvrir des fleurs de toutes sortes,
Les clochettes des blancs lilas
Pour son âme sonnent le glas
Silencieux des vierges mortes.

ARMAND SYLVESTRE.

A l'Université-Laval.

On nous pardonnera le sentiment d'orgueil bien légitime que nous avons éprouvé en constatant le résultat des concours littéraires aux Universités de Québec et de Montréal.

Dans ces deux remarquables institutions — après lesquelles on ne saurait monter plus haut — ce sont des femmes qui ont été les lauréates, pour les prix accordés au meilleur travail littéraire, donné par le professeur à la clôture des cours.

Et comme ces compositions ont été corrigées par des hommes, on ne peut suspecter en faveur des gagnantes, des considérations de partisannerie.

Les sujets proposés étaient aussi intéressants à étudier que difficiles à traiter ; il a fallu, pour que les compositions eussent du mérite, prouver que les écrivains avaient autant de jugement que d'intelligence. Sont sorties victorieuses de l'épreuve et au premier rang ? des femmes !

A Montréal, premier, deuxième, troisième et quatrième prix : Madame Duval, Mlle J. M. Wells, Mlle Millette et Mlle Renaud. A Québec, où il n'y a que trois lauréats, le premier a été Mlle Marie Sirois.

Combien les femmes devaient être fières de ce triomphe ! Et combien, nous nous réjouissons pour notre part, d'avoir été, la première, à demander officiellement qu'on accordât aux femmes de Montréal, le droit qu'on leur avait injustement refusé jusqu'à l'année dernière : celui de concourir avec les candidats pour la récompense comme pour la peine.

Nos félicitations sincères aux heureuses concurrentes.

La Directrice.

Causerie

DES DEVOIRS DU MARI.

Un maquignon avait un cheval à vendre. Un amateur lui offrit une bouteille de champagne s'il voulait lui dire franchement les défauts de la bête. La bouteille bue :—"Je vous jure que ce cheval n'a que deux défauts, dit le maquignon. Quand il est au pré, il est malaisé à prendre, et quand il est pris, on ne peut pas s'en servir".

Plus d'une pauvre femme pourrait en dire autant de son mari. Elle a, pour arriver au mariage, tressé bien des filets, car il était malaisé à prendre ; et, une fois pris... il n'a pas voulu comprendre que les femmes ne sont pas les seules qui aient des devoirs.

* * *

Il y a des hommes qui ne peuvent ni se passer de leur femme, ni vivre avec elle. L'état de célibataire était pour eux un supplice, et lorsqu'ils ont été mariés, il ont fait de leur intérieur un enfer. Ils ressemblent à ce chien qu'on ne pouvait laisser détaché, mais qui hurlait dès qu'il était à la chaîne.

* * *

S'il est vrai qu'il y a moins de bons ménages bien ordonnés que de couples mariés, la faute en est aux maris aussi bien qu'aux femmes. Les bons fermiers font les bonnes cultures, et les bons maris les bonnes femmes, dit la sagesse populaire. Michelet ne s'arrête pas là ; il affirme nettement : "Toute folie de la femme est une sottise de l'homme".

* * *

Combien de femmes souffrent de l'absence des manifestations tendres et délicates de la part de leur mari ! Combien attendent douloureusement et vainement l'appréciation bienveillante de leurs bontés et de leurs sacrifices, grands et petits ! Que de fois l'épouse se complait à d'aimables attentions, fleurissant la maison,la faisant chaude, charmante et confortable comme un nid d'oiseau, se parant et illuminant son visage d'un sourire,—pour ne trouver en retour qu'une indifférence de pierre ou une insensibilité de brute !

* * *

C'est un défaut de la nature humaine, — de la masculine tout au moins, — d'aimer à critiquer et de n'être jamais content. Il semble que blâmer soit un plaisir, et qu'on goûte une jouissance intime à se déclarer mal satisfait.

—Pourquoi es-tu si prodigue de reproches et si avare de louanges ? demandait ingénuement une jeune femme à son mari. Je ne t'ai pas encore entendu dire : C'est bien, je suis content. — Et le mari de répondre avec une impatience qui n'excluait pas la naïveté : — Quand je ne dis rien, c'est que c'est bien. Pourquoi veux-tu que je te loue de faire ce que tu dois ?

Ce n'est pas que la plupart des maris n'aient une véritable affection pour leur femme. Mais ils négligent de la manifester dans le courant ordinaire de la vie, soit qu'ils estiment la chose au-dessus d'eux, soit que, dans la préoccupation d'eux-mêmes et de leurs affaires du dehors, ils n'y pensent réellement pas. Ils ne s'aperçoivent même pas toujours que leur femme réclame quelque chose de plus que ce qu'ils lui donnent. Ils ne se doutent pas des petits et fragiles éléments dont se compose le bonheur féminin. Ou, s'ils s'en doutent, ils traitent de haut ces "niaiseries sentimentales', ces "fantaisies nerveuses", et sous le prétexte de communiquer à leur compagne un peu de leur énergie, ils lui brisent tout bonnement le cœur.

Ce n'est pas assez pour une femme de se savoir, de se sentir aimée ; il faut qu'elle se l'entende dire souvent, toujours. Ce ne sera jamais pour elle à satiété.

* * *

La femme qui sympathise cordialement avec les difficultés que son mari a à vaincre dans ses affaires a le droit de s'attendre à ce que celui-ci se donne au moins la peine de comprendre les ennuis. Et ils sont en grand nombre, croyez-le, messieurs. Les notions les plus justes, l'expérience la plus consommée n'empêchent pas des obstacles inattendus de surgir. C'est toujours l'imprévu qui arrive, et il faut que la femme fasse chaque jour effort, si elle veut être toujours prête à pourvoir aux nécessités de l'heure présente et faire de la maison, malgré tout, une demeure attrayante. C'est là un véritable, un sérieux travail, tout aussi pénible que peut l'être celui du mari.

* * *

Que le mari ne soit pas trop imbu de l'idée de son autorité. L'amour disparaît sous cette prétention d'être le maître quand même et en tout. Sa règle doit être la règle de la raison et de la bonté, non celle de la rigueur et du caprice. Il est la clef de voûte de l'édifice familial ; il ne doit pas être la meule qui broie désirs et volontés.

* * *

Il arrive quelque fois que la personne qui devrait avoir le plus d'influence sur l'esprit du mari est celle qui en a le moins. Au lieu de prendre l'avis sincère et cordial de sa femme, on va demander conseil à des étrangers, qui se moquent de vous.

Outre la sottise d'une telle conduite, les maux qu'elle peut engendrer dans le cercle domestique sont bien faits pour en détourner. Que de fois n'a-t-on pas vu des hommes, mal conseillés par de faux amis, courir à leur ruine, malgré les avertissements de la femme, qui devinait et leur dénonçait les trompeurs. Il y a chez la femme, et bien plus encore chez la femme qui aime, une intuition rapide, une pénétration, un don de pressentiment qui est presque une seconde vue, et qui donne une valeur particulière à ses avis.

* * *

Un philosophe de jadis professait que la femme ne doit sortir de la maison que trois fois dans sa vie : pour son baptême, pour son mariage et pour son enterrement. Je sais des maris qui agissent comme s'ils pensaient de même. Ils vont à leurs plaisirs, sans se demander si la femme, qui partage leurs soucis, n'a pas le droit de partager leurs divertissements.

Toutes les femmes souffrent cruellement d'un tel égoïsme ; toutes, il est vrai, ne souffrent pas en silence. Beaucoup se plaignent, querellent, font des scènes et enveniment le mal. Mais que leur femme se résigne ou s'irrite, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui vivent au club ou qui restent longtemps hors de la maison sans y être forcés par leurs affaires, se soucient fort peu du bonheur domestique. S'ils sont heureux,ce n'est pas comme maris, c'est malgré le mariage. Je ne

veux pas scruter la nature et la solidité d'un tel bonheur ; mais il est certain que la femme est misérable et que c'est une déplorable école pour les enfants.

* * *

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ils prouvent aussi, sinon que le mari aime sa femme, du moins qu'il songe à elle et se plait à lui faire plaisir. Ces petites attentions perpétuent l'élément romanesque qui ne doit jamais être totalement absent de la vie conjugale. Les dames y sont toujours fort sensibles. Plus elles avancent dans la vie, et plus elles aiment à se rappeler les jours de leur toute-puissance, avant le mariage, lorsqu'un regard d'elles mettait le désespoir ou le ravissement dans un cœur.

Faites donc de temps à autre des cadeaux à votre femme, de vrais cadeaux qui aient assez de valeur pour supposer de votre part un certain sacrifice, et qui soient assez bien choisis pour lui faire monter aux joues la rougeur de la joie en lui prouvant que depuis le jour où elle a vu que vous l'aimiez, votre amour n'a fait que grandir.

Et rien de plus vrai : l'amour ne fait que grandir. Balzac, qu'on n'accusera pas de sentimentalisme en la matière, a dit avec un vigoureux bon sens :

"Il est aussi absurde de prétendre qu'il est impossible de toujours aimer la même femme qu'il peut l'être de dire qu'un artiste célèbre a besoin de plusieurs violons pour exécuter un morceau de musique et pour créer une mélodie enchanteresse".

* * *

La nature humaine est la même chez les deux sexes ; les maris sont tous portés à l'oublier. Puisque vous aimez à être choyés et gâtés, messieurs, choyez et gâtez un peu vos femmes. Vos caresses leur iront au cœur encore mieux que vos présents.

Sans doute, comme le dit Gustave Droz, "l'estime et l'amitié sont en ménage choses fort respectables et douces, comme le pain quotidien ; mais un peu de confiture sur la tartine ne gâterait rien, avouez-le".

B.-H. GAUSSERON.

A Travers les Livres

Un comité qui s'intitule: "Le Comité du Drapeau, à Québec," vient de faire publier un volume, dont l'œuvre typographique fait certainement honneur à ses éditeurs: MM. Cadieux & Derome. Ce volume a pour but de faire connaitre, de propager le drapeau bleu fleurdelisé aux armes du Sacré-Cœur et de le faire adopter comme drapeau national.

J'ai déjà donné à ce sujet mon opinion très nette; je n'y reviendrai donc pas. La drapeau du Sacré-Cœur dont la conception est très belle d'ailleurs, convient aux églises, aux procesions religieuses, mais, je ne le vois pas très bien dans nos fêtes mondaines et les assemblées bruyantes. J'ai eu encore l'idée très claire combien peu, il convenait comme drapeau national, quand je l'ai vu arboré, l'an dernier, à la porte d'un *barroom*, dans une de nos paroisses du bas du fleuve. Je désire sincèrement ne plus revoir un aussi affligeant spectacle.

A ce sujet, d'ailleurs, je crois être de l'avis de Nos Seigneurs les évêques Bruchési, Emard, Duhamel, etc. lesquels n'ayant pas signé de lettres d'adhésion au comité du nouveau drapeau, indiquent assez qu'ils ne l'approuvent pas.

* * *

Le "McGill University Magazine" que nous adresse M. Leigh Gregor offre une série de lectures aussi instructives que récréatives, dont nous ferons notre avantage et notre profit. Nous y avons revu, avec un plaisir nouveau, la conférence très bien faite, sur Crémazie, donnée en excellent français, à l'Alliance française, par M. Gregor. Nous signalons avec plaisir le dernier paragraphe de cette étude, parce que venant d'un Anglais, l'enseignement est à la fois, flatteur et précieux: "Sans détourner ses regards du passé, que la littérature franco-canadienne sache donc regarder l'avenir en face. Qu'elle s'occupe d'élever le niveau de l'instruction, ou, ce qui vaut mieux, de l'intelligence. Qu'elle retrempe sa langue aux vraies sources. Qu'elle crée le goût de ce qui est simple, et digne, et beau. Qu'elle imprime à la nation canadienne un caractère qui la fera respecter par tous les esprits. Garneau s'est donné pour tâche la conservation de la langue et des lois françaises. Les futurs littérateurs du Canada devront assurer à toute la patrie canadienne une place honorable parmi les nations".

* * *

J'espère qu'il n'est pas trop tard, pour accuser, avec remerciements, réception de la brochure: *Un apôtre moderne*, conférence du R. P. Delor, au cercle Ville-Marie, envoi dû à la gracieuseté de M. l'abbé W. Hébert.

* * *

Reçu encore, des notes biographiques intéressantes sur *The Hon. Henry Caldwell*, par Sir James M. LeMoine. Ce travail a été lu à la Société Royale du Canada.

FRANÇOISE.

Nous félicitons cordialement Le Théatre National du choix de la délieuse pièce "Jean-Marie" d'André Theuriet, que l'on vient d'y faire jouer. Nous félicitons surtout Mme Bertin, M. Guiraud d'avoir interprété l'auteur avec une justesse, une mesure et un art parfaits. M. Godeau aussi mérite une mention spéciale. "Jean-Marie" est ce qui s'est joué de plus touchant, de plus humain et de meilleur au Théâtre National.

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.—C'est toujours vers la fin de l'année que la Société des gens de lettres procède à l'attribution de ses prix annuels. Sur vingt-quatre récompenses, cinq ont été distribuées à des femmes.

Quatre sont l'auteur de romans et nouvelles estimées à des titres et dans des genres très divers : ce sont Mmes Brada, Julia Laurence, Mary Laford et G. de Peyrebrune.

On n'aime point à louer et on ne loue jamais personne sans intérêt.

XXX.

LE COIN DE FANCHETTE

Charles Otte. — Votre article contient deux libelles. Rappelez-vous la première ligne et le dernier paragraphe de la première page. Si vous voulez vous en rendre responsable, la directrice-propriétaire ne se souciant pas d'aller elle-même devant les tribunaux pour des affaires qui ne la regardent point, je publierai votre manuscrit quand il vous plaira. Il est bien écrit du reste, et dénote autant d'esprit que de talent.

Anonyme québecquois. — Je trouve excessif qu'on ne puisse dire qu'un prédicateur prêche bien ou mal sans passer pour un persiffleur et un impie. Et laissez-moi vous ajouter que j'ai consulté, à ce sujet, des autorités qui coucourent absolument dans ce sens. "Paroissien" a jugé bon de répondre à "Un autre Paroissien" dans le journal même où il avait été attaqué ; c'était aller plus droit et plus vite. S'il s'était, cependant, adressé au "Journal de Françoise," il aurait également obtenu la justice de la publication. Je ne vous suis pas moins reconnaissante de toutes les bonnes choses que vous dites de ma petite revue. "Elle honore le sexe féminin", écrivez-vous. Je vous avouerai, sans fausse humilité que c'est aussi un peu mon avis.

Marguerite des Bosquets. — Je conserve votre lette si vraie dans tous ses détails. Un jour peut-être, je serai heureuse d'y puiser quelques documents dont nous avons besoin pour la grande cause de la "justice égale pour tous". Je déplore infiniment ce qui vous arrive et je vous trouve archi-bonne de vous résigner comme vous le faites sans une protestation, sans une plainte. Adressez-vous donc à des autorités supérieures à celle qui manque de justice envers vous avec tant de mauvaise foi. Il y en a, vous savez. Haut le cœur ! chère amie. Après tout, les ennuis,quelque grands qu'ils soient, ne peuvent durer longtemps, puis qu'ils finissent avec la vie. En attendant, si je puis vous être utile, ou seulement agréable, en quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Horatio. — Ecoutez ce petit quatrain :

Les pensées des hommes ressemblent
A l'air, aux vents et aux saisons
Et aux girouettes qui tremblent
Inconstamment sur les maisons.

Ame mélancolisante. — Consolez-vous, cher Ténébreux. Est-ce que vous ne savez pas que "la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond". Voilà, je le crains, quelque chose qui ne vous guérira pas de sitôt.

Perplexe. — Votre fillette a raison, après tout : pourquoi la forcer à l'étude assidue du piano, quand elle n'a aucune aptitude, pour la musique. Ne vaudrait-il pas mieux connaître, parmi les talents d'agréments, ce qui convient le mieux à ses dispositions, et développer ce côté de préférence àtout le reste. La graphologie vous fera connaître les goûts innés chez votre fillette ; faites examiner son écriture par un expert. Nous donnons dans nos pages, l'adresse d'un graphologue dont la science est très forte, m'assure-t-on.

Pauvre Liseron. — Je viens vous donner un conseil que vous ne suivrez pas, bien que vous me le demandiez, parce qu'on demande conseil, la plupart du temps, dans l'espérance secrète que ce que l'on dira ne fera qu'appuyer devantage notre résolution dans la route que l'on a tout bas décidé de suivre. N'importe, j'aurai dit ce que je crois devoir vous dire et le reste ne regarde plus que vous. Vous ne devez pas écrire à cette personne ; votre lettre indique que vous le comprenez aussi. Mais le beau moyen, n'est-ce pas, de s'en empêcher quand l'envie d'écrire est plus forte que la volonté qui le défend.

Eh bien, écrivez tout ce que vous montera du cœur aux lèvres, mais dans la lettre, faites deux ou trois ratures, ce qui rendra l'épitre impossible à envoyer à sa destination. Recommencez le lendemain sur un mauvais papier et gardez-la dans votre écritoire. Trompez-vous de cette façon pendant une quinzaine. Au bout de ce temps et moins peut-être, vous n'aurez plus envie d'écrire.

Institutrice. — Delphine Gay et Mme de Girardin ne font qu'une seule et même personne. Avant son mariage à Emile de Girardin, Delphine Gay écrivait en poésie, ce n'est que sous le nom de Mme de Girardin qu'elle commença à écrire des romans parmi lesquels "Le Lorgnon" est, de l'avis des critiques, le meilleur. Puis, il faut mentionner encore "La Croix de Berny" que nous connaissons toutes,n'est-ce pas, et qui est un tournoi littéraire entre elle et les trois principaux écrivains de son temps : Méry, Théophile Gauthier et Jules Sandean. Sans contredit, on peut décerner la palme à Mme de Girardin. 2o. Le vicomte de Launay est un pseudonyme choisi par Mme de Girardin pour signer ses chroniques dans une journal de l'époque appartenant à son mari, je crois. Ce genre n'a jamais été surpassé. Puis, Mme de Girardin a encore abordé, avec grand succès, la littérature dramatique. Si vous avez entendu "La Joie fait peur," qu'on joue en ce moment au Théâtre National, vous comprendrez facilement combien on a eu raison d'apprécier la souplesse de son talent.

Constant. — Le Père Didon a écrit : Il y a deux choses au-dessus de notre volonté : l'amour et la mort.

Loisy. — Vous pouvez vous procurer le le livre d'Emile Nelligan, chez sa mère, 586, rue Saint-Denis. Prix, 75cts.

Miriam. — J'avais égaré votre lettre, c'est pourquoi je n'ai pu vous ré-

pondre avant aujourd'hui. Pourquoi ne rimeriez-vous pas à vos heures de loisir ? C'est une distraction intellectuelle d'un genre supérieur. Votre poésie décèle du goût et du talent. Vous feriez bien toutefois de repasser les règles de la prosodie ; ainsi il y a quelques hiatus, et dans "jolies choses", l'e muet ne doit pas s'employer dans le corps d'un vers. Et puis, il ne faut pas dire : les roses fanent, mais *se* fanent. Embellissez votre joli talent.

Charmille. — Vos vers sont émaillés de fautes de français, d'harmonie et de rythme. La césure manque ou n'est pas à sa place. La mesure de dix pieds après celle de douze doit être évitée parce qu'elle est désagréable. Il y a quelques bons vers. Ainsi :

Je connais ce mal que tu me veux [taire

Ou bien

Hier vous étiez triste et sombre.

Mais ce

Hier qu'était-ce donc

est mauvais. Impossible de publier à mon regret.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D. Quelles sont les places d'honneur à table ?

Les places d'honneur pour les hommes sont à droite et à gauche de la maitresse de maison ; pour les femmes, à droite et à gauche du maitre de la maison. Quand le dîner est un peu nombreux, on écrit le nom de chaque personne sur une carte ou sur un menu que l'on place devant chaque convive, sinon, c'est à la maîtresse de maison à indiquer à chacun sa place.

D. Comment sert-on le champagne ?

R. Dans des coupes à cet usage. Il n'est plus de bon goût de faire partir bruyamment les bouchons des bouteilles de champagne ou de le faire mousser immodérément dans les verres.

D. Dois-je faire visite la première aux personnes qui m'ont envoyé des cadeaux de noces ?

R. Non, vous devez attendre leur visite

LADY ETIQUETTE.

Correspondance

Ma chère Directrice,

Je viens d'assister à une distribution de livres de la section française de notre bibliothèque à Waterloo ; je suis encore tout émue par le grand plaisir que j'ai éprouvé. Songez donc ! là où je voulais, craignant même de faire un rêve téméraire rassembler une centaine de volumes, je puis maintenant en admirer des centaines, qui, sous leur jolie et coquettes couverture, me semblent le produit de quelque magicienne. Nous, à Waterloo, n'en sommes pas àchercher le nom de la fée qui a accompli cette merveille, c'est pourquoi, je tiens, au nom de tous, à vous remercier d'abord, pour ce grand résultat, car, c'est grâce au généreux appel du "Journal de Françoise" que les livres nous sont venus en si grand nombre, de tous côtés et jusque de Paris et des provinces françaises.

Je veux encore, ma chère directrice, vous demander de dire pour moi à tous les bienfaiteurs connus et inconnus de notre bibliothèque un sincère et chaleureux merci. Un merci dépourvu de toute banalité, parce qu'il vient du cœur et qu'il comprend beaucoup. Grâce à ces généreux et nombreux envois, les rayons de notre bibliothèque sont abondamment garnis, et, chaque semaine, Mlle Bérard, la gentille bibliothécaire, qui remplit cet office à titre gracieux, distribue le pain de l'intelligence à 54 abonnés.

J'ai pu aussi former un noyau de bibliothèque enfantine, où les tout petits pourront s'émouvoir à la lecture des infortunes de "Geneviève de Brabant" ou de "Louis le Petit Emigré" qui nous ont fait pleurer jadis.

Croyez, ma chère directrice, à l'expression sincère de ma reconnaissance et àcelle de mes meilleurs sentiments.

M. Lse. de Varennes.

Waterloo, avril, 1904.

Voici les noms des donateurs qui ont été omis, dans la liste déjà publiée :

Mme Chs. LeBoutillier, Mlle LeBoutillier, Mme F. X. Choquet, Mme Alcide Chaussé, M. Buron, Paris (France), la famille Garneau, M. Auguste Benoit, Piney, Anbe (France), M. l'abbé Henri Cimon, St-Alphonse de Chicoutimi, M. Ernest Gagnon, Québec, MM. les Drs. Parizeau, Grancher, Paquin, Simard, Mlle J. Simard de Waterloo, Henry Allen, M. de Varennes, Québec, le vivomte de Quinemont, M. le Dr. Pagé, M. Ernest de Varennes, Waterloo, Mlle de Varennes, M. Henri de Varennes, Mlles Marie, Simonne et Andrée de Varennes, Mlle Julie Cimon, M. Adolphe Poisson, Arthabaskaville. Mesdames Moulin et Lefebvre de Boulogne du Seine (Paris) ont envoyé une caisse de livres, parmi lesquels certains portent la mention : offert par le baron de Rosthchild, le baron de Gernita, etc., etc.

Nous continuerons de recevoir tous les livres qu'on voudra bien nous adresser pour la bibliothèque de Waterloo, et nous encourageons fortement ceux de nos abonnés, qui n'ont point encore souscrit à cette œuvre si belle, de nous permettre d'ajouter au plus tôt leurs noms à ceux des bienfaiteurs déjà inscrits.

On nous prie d'annoncer, et nous le faisons avec autant de plaisir que d'empressement, qu'il y aura, le jeudi 9 juin prochain une excursion à Saint-Ours, sur le vapeur "Le Beaupré" au bénéfice de la Crèche de la Miséricorde. Ces excursions sur l'eau, dans la belle saison, sont très appréciables, et nous ne doutons pas que cette fête aura tout le succès qu'on est en droit d'attendre. Cette promenade, n'oublions pas de le mentionner, est organisée par les patrons afin de réaliser le montant nécessaire pour payer la taxe de l'eau de la Crèche.

Le nouvel aumonier de la Crèche, M. l'abbé Dupuis sera présent, et nous devrions donner à son cœur d'apôtre, le spectacle déjouissant d'un grand nombre accourus à son appel.

Les repas seront servis à bord. Des cabines peuvent être retenues d'avance. Prière de s'adresser à M. Joseph Lamoureux, 344 rue Dorchester. Le prix des billets, aller et retour, n'est que de soixante-quinze centins. On est prié de faire parvenir avant le 2 juin l'argent ou les billets non-vendus avec le nom et l'adresse, à Sœur Ste-Camille, 346, rue Dorchester.

Chronique de l'Elégance

Jamais, paraît-il, on ne verra autant de mousselines que cette année; mousselines unies, mousselines fleuries, mousselines et valenciennes, mousselines et broderies, etc., etc. Les toiles encore, toiles de fil ou toiles de soie garnies de dentelles ajourées, de broderies auront toute la vogue désirable. Et pour serrer la taille des ceintures en cuir souple, de toutes les nuances, n'est-ce pas que tout cela sera joli ?

Les fichus Marie-Antoinette en soie ou en mousseline reprennent un regain de nouveauté qui n'a rien de banal. Quant aux ombrelles, elles seront, hélas ! surchargées d'ornements et seront ou pompadour, ou écossaises, ou satin brodé étincelant de vives nuances comme une fleur s'ouvrant au soleil.

L'étole est toujours de mode, mais au lieu d'être en fourrure, elle se fait en taffetas avec quantité de ruches, ou en grosse guipure sur soie d'une autre nuance.

La largeur des jupes est arrivée à son maximum. Les nouveaux modèles sont plus étroits sur les hanches, mais ils vont s'élargissant à partir du genou.

Les manches sont beaucoup plus petites. L'ampleur est descendue et se porte tout au poignet, retenue par une haute manchette ; les épaules sont tombantes et les fronces sont placées entre le coude et les épaules.

Les voilettes sont très diaphanes avec de gros pois en chenille ; elles se font beaucoup en noir et blanc.

Les dessins favoris des nouveaux surahs sont les carreaux très fins et les écossais de toutes couleurs.

Les manteaux en grosse toile sont tout ce qu'il y a de plus fashionable. Ces manteaux se porteront en toute occasion.

Cigarette.

Pour être heureux il faut avoir le cœur dur et l'estomac bon.

XXX

* * *

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

XXX.

Le Carnet Intéressant

Ai-je dit quelque sottise ?

Phocion, philosophe et orateur grec, était de ces gens qui savent mal farder la vérité, il ne craignait pas en mainte occasion de heurter le sentiment populaire lorsque ce sentiment lui paraissait devoir s'écarter de la justice et de la vérité.

Par cela même, son éloquence était de celle qui ne doive pas plaire aux masses. Un jour qu'il était à la tribune aux harangues à Athènes, il se voit applaudi avec frénésie par le peuple entier. Etonné, il se tourne vers ses amis et leur demande: *Ai-je dit quelque sottise?*

Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des artistes de nos jours devraient bien méditer cette leçon qui leur est donnée à deux mille ans de distance par un philosophe grec.

L'éloge d'un homme supérieur vaut mieux pour un auteur, comédien, peintre ou musicien, que l'approbation de tout un peuple terre-à-terre.

Pour ne citer qu'une opinion, celle de Samson, relative au théâtre, cet admirable professeur disait à ses élèves: “ Voyez-vous, mes amis, il y a dans une salle composée de dix-huit cents spectateurs, deux ou trois hommes très forts qui vous jugent, il n'y en a quelquefois qu'un. Il se trouve perdu au fond d'une loge, au paradis, au parterre, aux fauteuils d'orchestre, que sais-je moi ! Hé bien, celui-là seul est capable de vous juger, c'est pour celui-là que vous devez jouer. Si cet homme vous applaudit, très bien ! c'est signe que vous avez du talent; si c'est la masse toute seule qui vous fait une ovation, tant pis, c'est un succès de mauvais aloi, autant en emporte le vent.'

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Ce vers de Boileau a été parodié ainsi par le poète Siméon Chaumier.

En dépit de Boileau, moi, j'aime, je l'avoue,
Fort peu qu'on me conseille, et beaucoup [qu'on me loue.

Aimez-vous la muscade ? On en a mis partout.

Boileau. (*Le repas ridicule,* SATIRE III.)

Se dit d'une chose dont on abuse et qu'on met à toutes les sauces.

Dans certain roman naturaliste paru dernièrement, nous avons lu quatre fois en dix pages, cette phrase: *le silence solennel de l'escalier; la cage de l'escalier;* et dix fois celle-ci: *les panneaux étaient en acajou; les parois étaient en acajou; les montants en acajou.* Le visage de la maîtresse de la maison devait être aussi couleur acajou.

L'acajou vous plaît il? On en a mis dans [tout.
Le si ence vaut mieux ! Vous le trouvez [partout.

Alceste.

Etre un Alceste, c'est-à-dire un misanthrope.

Personnage de l'immortelle comédie du *Misanthrope* de Molière.

Alceste est un bourru honnête et inflexible, n'ayant pour les hommes que juste le degré de considération qu'ils méritent, ennemi des vices, des préjugés et des ridicules de la société.

Philinte, l'autre personnage du *Misanthrope,* est le type contraire, acceptant les hommes tels qu'ils sont, flattant, au besoin, leurs manies, acceptant leurs ridicules et leurs préjugés, bon enfant en apparence, dans le fond, sceptique, et obéissant avant tout aux convenances sociales.

L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

Vers de Molière, dans le Misanthrope, (ACTE Ier).

Alceste reproche à Philinte sa facilité à se lier avec le premier venu et à lui prodiguer le nom d'ami. Philinte a beau protester qu'il ne fait en cela qu'obéir aux convenances sociales, Alceste s'indigne et proteste en ces termes:

Non, non, il n'est point d'âme un peu bien [située.
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout [l'univers ;
Sur quelque préférence une estime se fonde,

Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le [monde.
Puisque vous y donnez dans ces vices du [temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes [gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait du mérite aucune différence,
Je veux qu'on me distingue, et, pour le tran- [cher net,
L'Ami du genre humain n'est pas du tout [*mon fait.*

Il est, en effet, à remarquer que les gens qui se jettent à la tête du premier venu, qui sont nos amis et les amis de nos amis et *tutti quanti*, et desquels tout le monde dit: c'est un si bon garçon, un si bon enfant, doux, charmant, gracieux, poli, etc.; ces gens-là, disons-nous, sont incapables d'un dévouement de cinq minutes, envers l'homme qu'ils auront traité du meilleur de leurs amis.

A moi, Auvergne, voilà les ennemis

Le chevalier Louis D'Assas était né, en 1733, au Vigan, dans les Cévennes. En 1760, il était capitaine au régiment de Royal Auvergne. A la même époque, son régiment se trouvait détaché en Hanovre, à l'affaire de Glostercamp; il entra la nuit dans un bois pour le fouiller de crainte de surprise. Tout à coup il se voit entouré d'ennemis. Les soldats croisent la baïonnette sur sa poitrine et le menacent de le tuer s'il jette un cri. D'Assas rassemble ses forces, et poussant ce cri sublime: *A moi d'Auvergne, voilà les ennemis!* il tombe percé de coups.—(Saluons!...)

VIEUX CHERCHEUR.

Scène de Première Communion

Le soir de ce jour, se terminait à l'église la retraite qui précède la Première Communion. Nous avions dîné de fort bonne heure pour que ma femme et ma famille pussent assister aux derniers exercices, et, resté, seul au coin du feu avec ma vieille mère, nous causions intimement.

Depuis plus de quarante ans j'étais entouré, protégé par cet amour discret, intarissable, donnant, donnant toujours, et recevant si peu!

Depuis plus de quarante ans, elle suivait avec anxiété chacune de mes actions, s'intéressait à tout ce qui me touche. Qu'avais-je fait pour mériter tout cela? Et pourtant, que de chagrins, grands et petits, j'avais dû causer depuis qu'elle m'aimait, et que je me laissais aimer! Comme j'avais été ingrat!

On a tellement l'habitude de les trouver toujours ouverts, ces bras qui vous ont bercé!

Et c'est à l'heure où le vieil ange gardien va remonter au ciel que l'on comprend enfin et que l'on dit: Qu'aurais-je été sans lui?

Ma femme et ma fille arrivèrent de l'église visiblement émues. Marie semblait descendre du ciel: tout à la fois rayonnante et troublée, heureuse et inquiète, hésitante, épanouie... Elle avait déjà le bon Dieu dans le cœur, la chère petite. Elle avança vers nous comme l'eut fait une vierge de Giotto se détachant lentement de son fond d'or. J'aurais voulu pénétrer en elle dans ce moment-là. Quel concert d'angéliques émotions dans cette petite âme virginale, où l'amour le plus pur pénétrait pour la première fois?

Il me sembla que ma fillette n'était plus la même, qu'il y avait dans son regard brillant tout un monde idéal qui n'y était pas hier, et qui devait me rester voilé. Un être nouveau venait de naître en elle, et j'éprouvais un sentiment de surprise, de tendresse, d'inquiétude, d'admiration et, pourquoi ne pas le dire?—de respect.

Il y a de ces beaux lis blancs, éclos du matin, que l'on ose à peine caresser du regard, de peur de les ternir.

Arrivée près de moi, elle se haussa sur la pointe des pieds en me tendant ses petits bras, et nous nous embrassâmes, sans bruit, sans rire, sans rien de notre joyeux tapage ordinaire. Puis, au bout d'un instant, s'approchant de ma mère, toute rougissante et le cœur gonflé, elle dit à voix basse:

—Grand'mère, et, toi, mon petit père, et toi aussi, maman, chérie, je.... vous demande pardon de toute.... de toute la peine que je vous ai causée.

Puis avec un redoublement d'émotion, et parlant de plus bas en plus bas:

—Grand'mère, voulez-vous me donner votre bénédiction?

Et elle s'agenouilla en joignant ses petites mains dans celles de sa grand'-maman.

Je crus que ma mère n'avait pas entendu, car elle restait immobile et silencieuse, enveloppant Marie de son bon regard doux et profond; mais je vis bientôt qu'elle se recueillait et murmurait une petite prière. Lorsqu'elle l'eut achevée, elle leva sa main droite qui tremblait un peu, la posa sur la tête de notre fille et lui dit:

—Je te bénis, mon enfant, au nom de ton père et de ta mère, au nom de ton grand-papa, qui t'aimait tant, et que je vais aller rejoindre bientôt.

Elle se tourna ensuite vers nous avec une expression de tendresse si pure, de protection si haute, qu'elle semblait déjà ne plus être de ce monde, et elle ajouta:

—Je vous bénis aussi, mes amis, vous et votre fils, qui n'est pas là. Que Dieu vous garde et vous conserve vos enfants!

Et nous restâmes longtemps ainsi tous les quatre, pleurant et souriant, nous aimant de bon cœur et véritablement ne faisant qu'un.

Comme cela m'est resté présent! J'entends encore la voix de ma vieille mère. Je sens son regard pénétrer en moi. Je vois sa main pâle et longue se reposer sur la tête de ma petite fille. Fallait-il donc qu'elle s'en allât, la vieille amie, pour faire place à l'enfant.

Est-ce le souvenir de cette scène? Je ne sais, mais je ne puis plus les séparer l'un de l'autre, les deux êtres bien-aimés; l'avenir et le passé se confondent. Plus je m'avance dans la vie et plus les impressions d'autrefois se réveillent et s'expliquent; plus le temps m'éloigne de ceux qui m'ont précédé et plus je les comprends, et plus il me semble que je retourne vers eux. J'éprouve maintenant, en moi des émotions que j'entrevis en elle sans les pouvoir définir, et parfois je crois que mon cœur s'est doublé du sien pour mieux aimer les miens...

GUSTAVE DROZ.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il semble communément qu'une reine ne peut être une femme comme les autres femmes, qu'elle ne peut sentir et penser comme elles et que le sentiment maternel est enveloppé dans tant d'obligations d'étiquette qu'il ne peut lui apparaitre bien net et bien vivace à son cœur. La reine Hélène d'Italie s'est chargée de nous prouver le contraire. Elevée avec beaucoup de simplicité dans la palais de Cettigne chez son père, le prince Nicolas de Montenegro, ses rêves de jeune fille, n'avaient jamais osé espérer l'éclat d'une couronne. Dans ce milieu patriarcal qu'est la cour monténégrine, la princesse Hélène prit de bonne heure le goût des occupations et des responsabilités d'une bonne maîtresse de maison. C'était vraiment un spectacle plein de charme que de voir cette fille de roi avec ses sœurs, sous la présidence entendue de leur mère, la reine Méléna, vaquer chacune son tour au soin du ménage et au gouvernement du palais de Cettigne, s'exerçant à l'économie par une sage et experte administration de ses biens. Aussi lorsque l'heure de la séparation sonna et que le prince de Naples, héritier présomptif du trône d'Italie, vint lui offrir l'hommage de son amour, trouva-t-il dans ce cœur loyal et pur la plénitude des qualités morales qui maintint chez lui l'attachement sans borne qu'il lui a toujours témoigné. La princesse Hélène aima son mari pour lui-même, pour sa grâce énergique, pour la noblesse et la générosité de ses sentiments et non pour le rang souverain qu'elle occuperait un jour. Afin de montrer aux petits comme aux grands que la perspective d'un trône n'affectait pas la simplicité de ses manières et ne lui donnait pas cette morgue que son esprit large désapprouvait, elle prodigua à sa nourrice et à son institutrice, au moment de les quitter pour suivre son époux des marques les plus touchantes d'affection, et de considération. Comme il est facile de se l'imaginer, la princesse Hélène, autant que les exigences de son rang le permettaient, ne voulut pas se départir de ses habitudes bourgeoises, et son bonheur, consistant en une douce intimité entre son mari qui l'adorait et ses deux bébés, les princesses Yolande et Mafalda semblait ne jamais devoir finir, mais hélas, l'assassinat du roi Humbert appela tout à coup ce couple heureux dans l'émoi d'un deuil inattendu, à ceindre la couronne d'Italie. Devenue reine, Hélène n'en garda pas moins son idéal parfum de jeunesse et de pureté Elle continua d'être la gardienne jalouse de toutes les vertus domestiques et privées et à l'heure qu'il est, malgré les sarcasmes d'un peuple qui l'appelait, à cause de ses goûts bourgeois : la reine bergère, Hélène, n'a rien dérangé à l'uniformité de ses habitudes partageant son temps entre son royal époux et les soins à donner à ses enfants. Jamais la reine d'Italie n'a voulu confier à des mains étrangères ses chers trésors. Lors de son voyage à Paris l'année dernière, elle se faisait adresser chaque jour une dépêche d'Italie lui donnant des nouvelles des petites princesses. On raconte à propos de ce voyage un fait qui montre dans sa touchante simplicité l'amour si naïvement maternel de la reine Hélène.

Elle était à magasiner accompagnée d'une de ses dames d'honneur et pendant que le commis déployaient aux yeux de sa royale cliente ses plus beaux tissus, celle-ci se tournant vers sa compagne lui dit d'un ton pénétré :

—Vont-ils avoir l'air fin là-dedans, mes mignonnes !

A l'époque de la naissance de la princesse Mafalda, il ya un peu plus d'un an, le bruit s'était répandu à Rome dans la haute société, que le dernier-né du Quirinal était d'une complexion très peu robuste et qu'on redoutait pour elle une légère déviation de l'épaule. Ces propos vinrent aux oreilles de la reine dont l'indignation fut à son comble. Elle fit faire immédiatement le portrait de ses deux filles et les adressa elle-même à toutes les dames de l'aristocratie romaine, afin de leur démontrer l'inanité de pareilles insinuations et leur montrer aussi toute la joie et l'orgueil qu'elle éprouvait d'être la mère d'enfants si pleins de santé.

Le Cardinal Sarto, maintenant Pie X, a toujours eu, nous dit-on, beaucoup d'amitié pour les augustes époux. Ceux-ci professent à son égard beaucoup d'amour et de vénération et le comptent parmi leurs plus intimes amis. Cet attachement du roi et de la reine d'Italie au chef souverain de l'église pourrait amener plus de rapprochement entre les cours du Quirinal et du Vatican, ce qui serait heureux pour chacune d'elle car, on y trouverait l'occasion de se mieux connaitre et partant de mieux s'apprécier.

Tante Ninette.

Amusette.

(Une poupée coquelicot.)

Pour la confection de cette mignonne personne, prenez un coquelicot de bonne grandeur, pliez les pétales en sens inverse de la croissance pour former la jupe. Nouez un fil autour du bas du pédoncule, (le pédoncule forme le haut du corps) et passez une longue tige à la hauteur des épaules, à travers le pédoncule, pour les bras. L'ovaire forme la tête qui se dessine avec la pointe d'une épingle, puis, coupez la tige de la longueur voulue pour une jambe, enfoncez un autre morceau de tige de la même longueur, sous les pétales, et voilà votre poupée toute parée pour bal ou ballet !

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

XXX.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme

Un novice musicien,
Déchiffrant sa page à grand'peine,
En vain s'escrime à perdre haleine
Pour suivre mon rythme incertain,
Tu gagneras quelque migraine,
O novice musicien !
Alors respirant à grand'peine,
Sans couleur, sans pouls,
Sans haleine,
Tu m'attrapperas c'est certain !

A tous mes neveux et nièces, je propose le voyage suivant.

En partant de Montréal quel chemin suivez-vous pour vous rendre à l'Exposition de St-Louis, Missouri, et nommez-moi quelques-unes des villes que vous passerez sur votre chemin.

Réponses à Jeux d'Esprit

Métagramme

Monté sur mon coursier rapide,
Je brave le désert aride,
Et sous la tente je m'endors
Changez ma tête ; sur les plages
Errant parmi les coquillages
Avec mes pattes je vous mords

Rep. Arabe, Crabe.

Ont bien répondu : Fleur de Mai, Hortense L. Gonzalve Juliette Leclaire, G. Emile Boulay, et Adrien, Montréal, Ruth et Noémie Trois-Rivières Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Ecole Garneau, Cécile Dubé, Armand Laverdure,Léon MacKay,Wilfrid Côté, Christophe Carron, Samuel MacKay, Elmire Béliveau, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léonard Charron, Joseph Vanasse, Adélard Vanasse, Alice Philippe, Amanda St Georges, Athanase Juneau, Roméo Chevrier, Rosario Barrette, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Laura Peachy, Julie Mathieu, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Clarisse Béliveau, Egbert Duguay, Ernest Dufour et Alfred Moreau.

Mots à Chercher

Quelle est la signification des mots suivants :

Lampadophore : Se disait de ceux qui chez les anciens donnaient le signal du combat en élevant des torches ou des flambeaux.

Triptyque : Tablettes de trois feuillets dont les anciens faisaient usage.

Eglogue : Nom que les anciens donnait à des recueils de morceaux détachés, d'extraits d'auteurs.

Prédamite : Nom donné aux hommes et aux générations qu'on suppose avoir vécu avant Adam. Sectaire qui prétendait qu'avant Adam il avait existé d'autres hommes.

Une applique : Certaines choses qu'on applique à d'autres dans certains ouvrages. Ornement qui s'applique sur un ouvrage. Métal qui le fixe. Tout ce qui s'assemble par charnières, coulisses, etc.

La loi draconienne concerne Dracon, législateur d'Athènes, Grèce. Les lois draconiennes étaient d'une sévérité telle qu'elles appliquaient la peine de mort à toutes sortes de délits. Se dit au figuré des lois barbares stupides.

Ont répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Ruth et Noémie, Trois-Rivières, Gonsalve Thérèse St. Pierre, G. Emile Boulay, Juliette Leclaire et Adrien, Joseph L. Fleur Sauvage, Lucien Duprés, Laurette Declys, Montréal, Ecole Garneau, Cécile Dubé, Armand Laverdure, Léon MacKay, Wilfrid Côté, Christophe Charron, Samuel MacKay, Elmire Béliveau, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léonore Charron, Joseph Vanasse, Adélard Vanasse, Alice Philippe, Amanda St. Georges, Athanase Juneau, Roméo Chevrier, Rosario Barrette, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Laura Peachy, Julie Mathieu, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Clarisse Belliveau, Egbert Duguay, Ernest Dufour, Alfred Moreau.

Charades Amusantes

Quelle différence y a-t-il entre une roue et un avocat ?

C'est qu'il faut graisser la roue pour qu'elle ne fasse pas de bruit et qu'il faut graisser la main de l'avocat pour qu'il en fasse.

2. Quelle est la chose qui s'allonge et se raccourcit en même temps ?

C'est la vie car au fur et mesure qu'elle s'allonge, elle se raccourcit.

Ont bien répondu : Ruth et Noémie ,Trois-Rivières, Gonzala Fleur, sauvage, Lucien Desprès, Laurette, Deslys, Montréal, Ecole Garneau, Ottawa : Cécile Dubé, Armand Laverdure, Léon MacKay, Wilfrid Côté, Christophe Charron, Samuel MacKay, Elmire Beliveau, Abdon Côté, Ubalde Séguin, Léonore Charron, Joseph Vanasse, Adélard Vanasse, Alice Philippe, Rosario Barnette, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Laura Peachy, Julie Mathieu, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Clarisse Belliveau, Egbert Duguay, Ernest Dufour, Alfred Moreau, Juliette Leclaire, G. E. Boulay, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Gonzalve et Adrien, Montréal, Thérèse St. Pierre n'ont répondu qu'à une seule question.

Grondines, avril 1904.

BIEN CHÈRE TANTE,

J'ai reçu avec plaisir mon épingle et je vous remercie beaucoup, j'en suis bien contente.

Votre petite nièce,

ROSE-ALMA GUILBAULT.

Coaticooke, avril 1904.

CHÈRE TANTE,

J'ai reçu mon canif, je n'aurais jamais espéré qu'il fût si beau et je ne saurais comment vous dire combien j'étais heureux aussi, je vous remercie de tout cœur. Vous êtes une tante qui gâte ses neveux, vous payez chèrement leurs petits travaux.

Vous remerciant encore une fois, je me souscris,

Votre heureux neveu,

G. E. BOULAY.

Mots pour Rire

J..., le plus myope de nous tous, n'ose pas sortir le soir.

—Je ne verrais pas les voitures, dit-il.

Durandeau, qui ne refuse jamais un conseil, repartit aussitôt :

—Eh bien ! faites-vous poser des lanternes, les voitures vous verront !

***

La duchesse douairière a marié son fils, à moitié ruiné, à la riche héritière d'un gros industriel, et elle fait à la jeune épousée les honneurs du château.

—Venez, ma fille, lui dit-elle, venez, je vais vous faire faire connaissance avec vos aïeux...... car enfin, maintenant, vous avez des aïeux !......

— Et je sais qu'ils sont bien à moi, réplique la jeune femme sans se déconcerter le moins du monde, car, je les ai payés assez cher !

Une Reine des Fromages et de la Crème

XX

EN PLEIN TOURBILLON

(*Suite.*)

—Allez-vous, comme il y a huit jours, changer encore le mobilier du salon et le dallage du vestibule?

—Non, cette fantaisie est passée. Ce que je veux, c'est donner un bal.

—A la bonne heure!—s'écria Mme Byrd revenant à la vie en un instant.—Bien entendu, vous inviterez toutes les célébrités de la ville; je vous en prie, faites-le, vous serez bien gentille, afin que je puisse réunir une collection d'invités pour Collingwood.

—Oh! mais, je n'entends pas donner un bal ordinaire, comme tout le monde peut en donner. Je veux quelque chose de nouveau. J'aimerais à étonner Londres, puisque Londres a presque fini de m'étonner. Essayons de trouver quelque chose.

—Un bal costumé?...proposa Mme Byrd.

Ulrique haussa les épaules d'un air de dédain.

—Afin de donner à mes invités l'occasion d'user les costumes qu'ils avaient pour la fête de Lady Filagree. Quelle idée! Pensons à autre chose.

Mme Byrd s'appliqua à la tâche, mais ne put rien trouver de mieux qu'une profusion extraordinaire d'orchidées, un nombre phénoménal de lanternes chinoises, un cotillon monstre.

Ulrique haussait de plus en plus les epaules.

Réellement, à moins que vous n'étouffiez vos invités sous une pluie de roses comme cet empereur romain, je ne sais plus lequel, je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire. Les roses sont justement en pleine saison maintenant.

—Beau mérite d'accumuler des roses quand Londres en regorge! Non, quelque chose de plus rare que cela... Ah! j'ai trouvé!...c'est cela...je donnerai une fête de glace.

—Une fête de glace...en juin!...—répéta Mme Byrd stupéfaite.

—Parfaitement...en juin, ce serait absurde en janvier. Oh! l'expression de votre figure me décide: si tout Londres a l'air à moitié aussi étonné que vous, je m'estimerai satisfaite. Nous sommes au dix-neuvième siècle, ne l'oubliez pas, où tout est une question d'argent. Voyons, je fais couvrir la cour et j'y crée une Sibérie artificielle avec grottes de glace, rochers de glace, étang glacé, le tout décoré de perce-neige et de roses de Noël... C'est cela... avec des lampes électriques au milieu de blocs de glace... ce sera merveilleux... et on ne se plaindra pas de la chaleur, j'espère.

—Vraiment, ma chère, vous êtes étonnante. Ce qui me passe, c'est la promptitudeavec laquelle vous avez attrapé le chic. Si seulement la chose est faisable, ce sera le clou de la saison!

Si le but d'Ulrique était d'étonner Londres, elle put se flatter de l'avoir atteint. Pas un mot ne fut soufflé de la surprise qui se préparait jusqu'à ce que, après de nombreuses consultations et de non moins nombreux essais, le projet eût été jugé exécutable et que les travaux fussent déjà avancés. Ce fut par une journée particulièrement brûlante que Londres, étendu dans des fauteuils, haletant aux fenêtres ouvertes, s'éventant et s'essuyant le front, fut surpris par une invitation à une fête de glace, ayant en post-scriptum la prière d'apporter des manteaux et une petite note spéciale rappelant aux patineurs de ne pas laisser leurs patins chez eux.

Cette invitation, prise d'abord comme une plaisanterie, fut bientôt officiellement certifiée, et, à partir de ce moment, l'attentede cette merveille accapara la conversation et provoqua la jalousie. On accusa la jeune comtesse d'amour effréné pour le faste, alors qu'elle n'était uniquement poussée que par surexcitation nerveuse et le besoin de s'étourdir elle-même.

Charlotte, de son côté, sembla réveillée par l'engouement général pour la fête de glace et le désir lui vint de ne pas se priver d'assister à cette solennité sans précédent. Mais sa nature indécise devait la faire hésiter jusqu'au dernier moment à profiter de cette occasion pour rompre son veuvage.

Le grand soir arriva. Quoique sa toilette fût toute prête, Charlotte hésitait encore. Elle attendait qu'Ulrique passât devant sa chambre pour l'appeler et se faire décider par elle dans un sens ou dans l'autre. Mais il devait être tard et Ulrique non plus, au grand étonnement de Charlotte, ne paraissait pas pressée de s'habiller. C'est que, dans son boudoir, l'héritière restait, en esprit, bien loin, en ce moment, de la fête de glace.

Un journal sous les yeux, elle lisait, profondément absorbée. Le courrier du soir avait apporté une pile de lettres et de journaux, ils étaient posés près d'elle sur la table, la plupart dédaignés. Le premier article qui avait par hasard attiré son attention, l'avait immédiatement frappée. Ce n'était pas un article politique, mais plutôt un de ces articles de descriptions de voyages que l'on trouve plus généralement dans les revues. Le titre était: *Lettres d'une forêt de sapins* ce n'était évidemment pas le premier de la série. C'étaient les mots: Forêt de Sapin qui avaient d'abord surpris son regard, et, plus elle lisait, plus un étrange sentiment d'étonnement s'emparait d'elle. Il n'y avait aucune recherche de style dans cet article, mais il respirait et sentait la solitude champêtre. Les pensées d'Ulrique s'envolaient vers les bois qu'elle connaissait si bien et qu'elle avait jadis aimés si tendrement, il lui semblait encore fouler ces sentiers moussus, entendre dans son souvenir le murmure de ce ruisseau que décrivait l'auteur de l'article.

Quelques coups discrets, frappés à la porte, la rappelèrent à la réalité. Sa femme de chambre, inquiète et impatiente, entra.

—Oh! mylady, les invités seront ici dans une demi-heure, et mylady n'est pas encore coiffée.

—J'y vais, dit Ulrique en réunissant les lettres placées près d'elle.

Plus de la moitié de ces lettres étaient pour Charlotte; Ulrique les tria machinalement, la pensée toujours lointaine, vers ces sapins si bien décrits, et remarqua seulement qu'une des lettres pour Lady Nevyll, à l'adresse d'une écriture contrefaite, était allée à Morton avant de revenir à Londres. Vivement, le tri achevé, elle fit porter à Charlotte sa correspondance et se livra aux mains expertes de sa femme de chambre.

Quand Ulrique sortit toute habillée de chez elle, on entendait déjà rouler la première voiture devant la porte. Au lieu de se rendre à son poste de maitresse de maison, elle voulut d'abord passer chez Charlotte.

—Je voudrais bien savoir,—murmura-t-elle en riant,—si à cette heure, elle est enfin décidée ou non à paraître à la fête?...Etes-vous prête?...demanda-t-elle lorsqu'elle fut arrivée à la porte de Lady Nevyll.

Pas de réponse.

—Dois-je vous attendre?...

Même silence, Ulrique frappa... rien. Etonnée, elle tourna vivement le bouton et entra. Charlotte, toujours dans sa robe de deuil, était assise sur une chaise, au pied du lit, regardant droit devant elle, les yeux grands ouverts, et le visage d'une pâleur livide. Ses traits, qu'Ulrique ne pouvait pas distinguer clairement, à cause de l'ombrage projetée par le baldaquin du lit, exprimaient l'angoisse et presque la terreur.

—Eh bien,—demanda Ulrique du seuil,—ne vous habillez-vous pas?...Je descends.

Charlotte tressaillit et leva la tête.

—Moi?... Non, je ne suis pas décidée, dit-elle d'une voix sourde.

Ulrique s'avança dans la chambre.

—Oh!... mon Dieu, auriez-vous reçu la visite de quelque spectre? Quelle mine de l'autre monde vous avez!

—Je n'ai...rien," bégaya Charlotte en se levant.

Ulrique vit alors qu'elle tenait dans la main un papier froissé qu'elle cacha aussitôt dans sa poche; puis, à la vue d'une enveloppe abandonnée sur le tapis, la veuve tressaillit et la ramassa, mais pas assez vite pour qu'Ulrique ne reconnût pas celle qui, une demi-heure auparavant, avait attiré son attention et n'eût le temps d'en distinguer nettement l'écriture déguisée bien évidemment et le timbre français.

—Auriez-vous un correspondant anonyme? demanda la jeune comtesse.

Pour toute réponse, la veuve de Sir Gilbert Nevyll, d'un geste brusque, enfouit l'enveloppe dans sa poche.

—Oh!—dit Ulrique en riant,—n'ayez pas peur, je ne cherche pas à surprendre vos secrets. A tout à l'heure...on m'attend.

Pendant qu'elle sortait, Lady Nevyll lui lança un regard singulier.

XXI

LE BAL DE GLACE

C'est le clou de la saison!

—Aussi beau que le ballet de la neige à Drury Lane.

—Une tranche de Pétersbourg transportée à Londres.

—Sérieusement, je n'aurais jamais cru qu'on arriverait à ce degré de perfection.

—Je donnerais beaucoup pour voir le total de l'addition!

—Tenez, regardez! Voilà Percy Longham là-bas sur l'étang qui fait ses fameux huit, aussi tranquillement que s'il était sur la Serpentine en Janvier.

—At-t-on idée de cela?... Grelotter le 24 juin! Cette journée mérite de devenir historique.

Le bal de glace était dans son plein et les phrases admiratives et laudatives voltigeaient de bouche en bouche. L'idée fantasque d'Ulrique avait été exécutée avec cette perfection qu'on peut seulement obtenir avec des ressources illimitées. Dans le lac en miniature, avec sa surface gelée et les grands blocs de glace pittoresquement disposés sur les bords, l'imagination eût eu quelque peine à reconstituer une simple cour, et ce ciel sombre, au-dessus des têtes, était un si habile trompe-l'œil dû au pinceau d'un maitre décorateur qu'il était impossible de se figurer, au delà de ce toit à la fois présent et invisible, le vrai ciel d'une belle et chaude soirée d'été. Auprès du lac s'ouvrait la salle de danse, tout aussi hivernale, non seulement par le décor, et la température, mais par les costumes, qui depuis une semaine, mettaient littéralement sur les dents tous les couturiers en renom. Il faut dire qu'eux aussi avaient admirablement réussi et que tant de collaborateurs divers n'avaient pas mis une fausse note dans cet ensemble pittoresque jusqu'à l'invraisemblance.

Au milieu de ce tableau poétique, Ulrique se tenait sous l'arcade faite de blocs de glace qui jouait le rôle de portique, recevant avec une dignité un peu hautaine et cependant une grâce souveraine le flot incessant des invités. Comme elle ne patinait pas, elle avait choisi une robe de soie blanche à longue traine. Des diamants brillaient dans ses cheveux et sur son cou, les magnifiques diamants des Nevyll, et sauf leur scintillement, rien n'interrompit l'uniformité de neige de sa toilette.

—Je veux être la Reine de la Neige et de la Glace, avait-elle dit à Mme Byrd.

Mais en cela, du moins, elle avait tenté l'impossible: elle oubliait sa chevelure brune, ses lèvres éclatantes et son regard de feu.

Lord Cannington, avec sa franchise ordinaire, ne tarda pas à lui exprimer son opinion à ce sujet.

(A suivre)

Question d'Histoire

Plusieurs lettres très intéressantes, écrites par des historiens canadiens érudits nous ont été adressées relativement à la fameuse question d'histoire, posée dans le "Journal de Françoise" par Marcelle Bailly.

Nous les publierons toutes dans un prochain numéro. En attendant, nous répétons la question posée par notre correspondante, afin de nous permettre de rectifier une incorrection qui s'y était glissée :

"Un vieillard possédait, jadis, des plans, des gravues, des cartes, des premiers temps de la colonies. Une de ces gravures, représentait Québec et ses rampants, au-dessus desquels se penchait une femme agitant un drapeau blanc : "Elle avertit les vaisseaux dans la rade, disait alors ce vieillard, que la bataille est perdue sur les plaines d'Abraham. C'est une héroïne de la famille de Villeray".

Dans vos souvenirs de famille, dans les récits des grands parents, amis lecteurs et lectrices, quelqu'un n'aurait-il pas entendu parler de cette légende? Quelle était cette femme? qui cherchera à la découvrir et ajoutera une fleur de plus, une jolie page à notre histoire canadienne?"

Au lieu de "chapeau blanc", il faudra donc lire : drapeau blanc.

Nouveaux Journaux

Salut à la revue mensuelle, littéraire et pittoresque, spécialement destiné à la jeunesse, intitulée : *Le Petit Canadien.* Il n'y a jamais trop de journaux pour combattre les bons combats, et celui-ci, s'il remplit son programme qui est d'offrir aux lecteurs, " une récréation saine et choisie, des renseignements utiles et instructifs ", comme nous n'en doutons pas, mérite à coup sûr tous les encouragements.

La rédaction féminine nous intéressant particulièrement, nous avons lu avec un double intérêt, la page, *Pour nos lectrices,* signée Phraso. Il nous a été facile de reconnaitre sous ce nouveau pseudonyme, une plume déjà avantageusement connue et qui promet beaucoup pour l'avenir C'est de tout cœur que nous donnons une franche accolade à Phraso et que nous lui souhaiterions les meilleurs succès, s'ils ne lui avaient pas été tous souhaités. Contentons-nous de lui dire combien nous sommes heureuse de la compter au nombre des femmes-journalistes, et à ce titre, de lui offrir nos sentiments de bonne et sincère camaraderie.

Le Petit Canadien est publié à Québec. Toute communication doit être adressée à Adéolat Boileau, directeur-propriétaire, boite 318, Québec.

* * *

La vieille capitale à l'instar de notre métropole compte maintenant son journal du dimanche. C'est *Le Sourire,* titre séduisant et bien fait pour se rallier les sympathies. Sa devise, peu banale, est: *On ne dit la vérité qu'à ceux que l'on aime.*

Très bien, cependant, quand la vérité est désagréable, il nous semble qu'on la dit avec plus d'entrain à ceux que l'on n'aime pas. Mais ne contestons rien.

Bienvenue et longues années au *Petit Canadien* et au *Sourire.*

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablementaugmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge.
Manière de relever et agrandir les patrons
Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles.
Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau.
Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Etranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



L'ELEGANCE

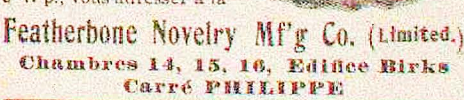
Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL pour JUPE PROMENADE Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s. v. p., vous adresser à la



Featherbone Novelry Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks
Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : balei nes, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

AVENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

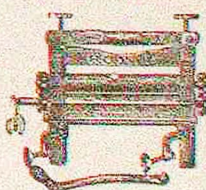
VIN MARIANI



Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited
Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis " Bissell " depuis **$2.50**
Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**
Ustensiles de Cuisine en acier émaillé, la pièce, **25 cts.**
Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les....

Vins Porto & Madère

-DE-

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal :

LAPORTE, MARTIN & CIE.



BEAUMIER

Spécialiste :

Médecin et Opticien
A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1824 Ste-Catherine, Coin Avenue Hôtel-de-Ville

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V.... 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Joël de Romano, 1 vol. in-12........ 0.88

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul



Les Nouveaux Genres du Printemps

☞ En fait de Coiffures peuvent maintenant être vus dans nos vitrines et méritent votre attention particulière. Nos coiffures artistiques peuvent adapter n'importe lequel de ces genres à vos propres traits, gardant ainsi votre personnalité tout en y ajoutant la coiffure la plus nouvelle et la plus à la mode.

PALMER

1745 Rue Notre-Dame

Phone Main 391

Les Tramways passent à la porte